



HAL
open science

PIAGET ET L'ÉPISTÉMOLOGIE FRANÇAISE DU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Anastasios Brenner

► **To cite this version:**

Anastasios Brenner. PIAGET ET L'ÉPISTÉMOLOGIE FRANÇAISE DU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE. Merete Amann Gainotti; Jean-Jacques Ducret. Jean Piaget : psicologo, epistemologo, svizzero all'avanguardia, Aemme, 2011, 978-88-96252-15-4. hal-04470766

HAL Id: hal-04470766

<https://hal.science/hal-04470766>

Submitted on 21 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

PIAGET ET L'ÉPISTÉMOLOGIE FRANÇAISE DU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Anastasios Brenner

Introduction

Le terme d'épistémologie apparaît dans la langue française dès 1900. Il désigne commodément une forme de réflexion particulière. Les penseurs de l'époque s'en servent pour distinguer leur démarche de celle de leurs prédécesseurs. La philosophie des sciences d'Antoine Augustin Cournot, la philosophie positive d'Auguste Comte a vécu. Les nombreuses révolutions survenues dans les sciences, les géométries non euclidiennes, la thermodynamique et bientôt la théorie de la relativité et la mécanique quantique changent la donne. « Épistémologie » signifie une réflexion axée sur la connaissance scientifique dans ses spécificités. Sur ce point, la tradition francophone se distingue. L'épistémologie s'oppose aux théories traditionnelles de la connaissance, car la science réclame un discours adapté à ses concepts, à ses objets et à ses méthodes. Simultanément s'implante l'idée d'une différence entre la connaissance commune et la connaissance scientifique, c'est la rupture épistémologique de Gaston Bachelard et de ses continuateurs.

Jean Piaget s'intéresse de près à ce qui se passe en France. Il vient parfaire sa formation psychologique et philosophique à Paris. Vrai lecteur, il se montre tout à fait au courant des débats dans ces domaines. C'est l'époque où la psychologie, au sens moderne, se constitue, grâce à l'effort d'éclaireurs venant principalement de la philosophie. Piaget va assimiler la tradition française au point d'en devenir un commentateur distingué. Originaire d'un pays plurilingue, il ne manque pas de prendre rapidement connaissance des recherches menées dans les pays de langue allemande. Il devient passeur d'idées vers la France. Bref, Piaget puise dans diverses traditions pour constituer une œuvre ample et ouverte, qui acquerra une portée internationale.

Je voudrais ici étudier la rencontre de Piaget avec l'épistémologie française, en scrutant la manière dont il a transformé cette source d'inspiration. Mon but n'est pas de retracer son parcours dans le détail. Il y a des personnes ici plus compétentes sur ce point. Je souhaite plutôt porter mon attention sur la signification du rapport piagétien avec l'épistémologie. Soucieux de développer une psychologie scientifique, Piaget n'est pas pour autant positiviste. Il ne craint pas la réflexion métaphysique. On peut lui reconnaître d'avoir élaboré une œuvre philosophique, à côté de son œuvre psychologique. Sa philosophie nourrit de manière féconde ses recherches scientifiques ; elle leur donne du relief. Reste à savoir ce qu'il faut penser de sa position philosophique. Elle comporte un dialogue avec de nombreuses doctrines. Piaget nous propose une synthèse originale. Je n'hésiterai cependant pas à faire part des critiques qui lui ont été adressées. Depuis sa disparition en 1980, il y a eu de nombreux développements en psychologie et en philosophie dont il faut tenir compte. C'est une manière d'interroger la signification actuelle de son œuvre, qui a, me semble-t-il, une leçon à nous apporter encore aujourd'hui.

1. Une formation philosophique

Formé à Neuchâtel, le jeune Piaget paraît étonnamment en phase avec les préoccupations des penseurs français de l'époque¹. On sait qu'il s'est intéressé à Bergson et à Sabatier. Rappelons que le théologien protestant Auguste Sabatier a marqué un renouveau de la pensée religieuse et inspiré le mouvement moderniste. Son influence s'est même fait sentir dans le domaine de la philosophie des sciences. J'en prends comme témoin Gaston Milhaud, premier titulaire d'une chaire de philosophie des sciences à la Sorbonne. S'appuyant sur Sabatier, il note la nécessité d'élargir la conception d'Auguste Comte. Le troisième état du développement de l'humanité, l'état positif, doit être supplanté par un quatrième état, qu'il décrit en ces termes :

« De la source immanente, où [Comte] n'a pas pénétré, et vers laquelle ce mouvement n'a cessé de nous entraîner, du fond intime de notre âme, que nous pouvons bien nommer la raison [...] jaillissent à jamais des forces de vie, des énergies toujours nouvelles, toujours fécondes, qui reculent à l'infini les bornes du progrès humain »².

¹ On consultera l'Autobiographie de Piaget ainsi que les éléments biographiques fournis par le site de la Fondation Jean Piaget : <http://www.fondationjeanpiaget.ch>.

² Gaston Milhaud, *Le positivisme et le progrès de l'esprit : études critiques sur Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1902, p. 209.

Quant à Henri Bergson, si Piaget se détourne par la suite de sa philosophie, il n'en retire pas moins un enseignement positif. Ainsi écrit-il :

« Bergson s'attache à défendre deux notions fondamentales, qu'il partage sans le dire avec un grand nombre de penseurs de ce siècle : que l'intelligence est liée à l'action et que la connaissance authentique est une construction continue, créatrice de structures nouvelles »³.

Bergson participe à un large mouvement intellectuel, et Piaget retient l'importance accordée à l'action et à l'évolution. La philosophie bergsonienne a pu inspirer des doctrines épistémologiques. Son disciple Édouard Le Roy élabore une conception de la science qui met l'accent sur le devenir. Il nous offre même une genèse de nos catégories fondamentales, telles que l'espace, le temps et la matière. On pourrait souligner plusieurs similitudes avec les conceptions de Piaget. Nous avons affaire à une analyse de la connaissance en mouvement, qui n'hésite pas à aborder la question de l'invention et de la création. Mais des différences ne manquent pas d'apparaître : l'orientation de Le Roy est exclusivement philosophique, voire même métaphysique, et la science sur laquelle il prend appui n'est pas la psychologie mais la paléontologie.

Piaget a rapidement pris ses distances avec le bergsonisme. Ce qu'il reproche à Bergson, c'est de ne pas avoir saisi la signification de la théorie de la relativité, mais aussi de ne pas avoir tenu compte de la capacité opératoire de l'intelligence :

« Si nous confrontons l'ensemble de ces thèses avec ce que nous a appris depuis la psychologie génétique de l'intelligence elle-même, nous pouvons soutenir que la critique bergsonienne subsiste intégralement et présente un intérêt décisif, tant par sa cohérence que par sa lucidité aiguë, mais qu'elle ne s'adresse point au noyau formateur de l'intelligence rationnelle »⁴.

À l'automne de 1919 Piaget part donc pour Paris. Il suit bien entendu des cours de psychologie. Encore faut-il rappeler que les psychologues français qu'il rencontre ou qu'il lit ont généralement reçu une formation philosophique. C'est le cas d'Henri Delacroix, qui accueillera très favorablement la présentation de ses idées devant la société française de philosophie en 1928. C'est également celui de Pierre Janet ou de Théodule Ribot. La psychologie est une ramification de la philosophie ; elle ne s'en détache que graduellement. Mais je voudrais surtout souligner l'enseignement philosophique de Brunshvicg et de

³ Jean Piaget, « L'épistémologie et ses variétés », dans Piaget, dir., *Logique et connaissance scientifique*, « Encyclopédie de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1967, p. 30.

⁴ Piaget, *op. cit.*, p. 30

Lalande qu'a recueilli Piaget. C'est là un contact vivant avec l'épistémologie française qui a dû être marquant dans sa formation. Léon Brunschvicg publie en 1922 *L'expérience humaine et la causalité physique*⁵. On peut penser que le problème de la causalité, qu'il traite par le biais d'une histoire philosophique des sciences, a été abordé auparavant dans ses cours. Piaget y portera par la suite une grande attention. Quant à André Lalande, il a formé plusieurs générations d'étudiants en logique. Il fait paraître en 1916 un article portant « Sur les rapports de la logique et de la psychologie », et au début des années vingt il publie une série de textes, qui seront réunis dans son ouvrage de 1929, *Les théories de l'induction et de l'expérimentation*⁶. Cet enseignement de la logique reste axé sur le raisonnement naturel, mais correspond à une direction importante de la réflexion de Piaget. En effet, la logique va constituer l'un des pôles de son exploration.

2. Logique et psychologie

Piaget retient une part de ces enseignements. Faisant allusion à ses deux ouvrages les plus importants, il écrit :

« [Brunschvicg] s'est donné pour tâche de dégager les mécanismes de la connaissance mathématique en fonction de son développement même [...]. Une étude parallèle [...] conduit à vérifier, dans le domaine de l'histoire des notions physiques, les thèses fondamentales dont G. Bachelard, A. Koyré et bien d'autres ont hérité à divers degrés : intervention nécessaire et interprétations du sujet dans l'organisation de l'expérience et d'un cadre mathématique dans la découverte même du fait, etc. »⁷.

Sa lecture de Brunschvicg a toujours été bienveillante. Il s'accorde avec lui sur le caractère réflexif du progrès « à toutes les étapes de la pensée naturelle comme à celle de la pensée scientifique »⁸.

Réciproquement, Brunschvicg réagit favorablement aux premiers travaux de Piaget. Il relève la façon dont le psychologue rend compte de la prise de conscience. Il reprend les notions piagésiennes d'animisme et d'artificialisme, pour les appliquer à son interprétation de l'histoire de la philosophie :

⁵ Brunschvicg, *L'expérience humaine et la causalité physique*, Paris, Alcan, 1922.

⁶ Lalande, « Sur les rapports de la logique et de la psychologie », *Scientia*, 1916 ; *Les théories de l'induction et de l'expérimentation*, Paris, 1929.

⁷ Piaget, *op. cit.*, p. 49s. Cf. Piaget, *Psychologie et épistémologie*, Paris, Gonthier-Denoël, 1970.

⁸ Piaget, « Épistémologie des mathématiques : les données génétiques », dans Piaget, *Logique et connaissance scientifique*, p. 393.

« La logique n'a pu servir d'organe à une théologie que par une double imagination dont la critique cartésienne du réalisme péripatéticien a mis en relief le caractère d'évidente puérilité : l'imagination *animiste*, qui introduit subrepticement dans le concept abstrait de la puissance l'efficacité d'une cause réelle ; l'imagination *artificialiste*, qui explique analogiquement la création du monde par l'anthropomorphisme de la finalité »⁹.

Piaget relève les subtilités de la position de Brunshvicg : les mathématiques reposent sur « des actions matérielles » ; il s'agit d'un idéalisme tempéré. Ces jugements sont tirés de textes écrits dans les années 1960, époque à laquelle la plupart des penseurs français, de tous bords, cherchent à se débarrasser de l'héritage brunshvicgien. Que l'on pense à Bachelard, Sartre ou Aron.

Certes, ce que Piaget reproche à Brunshvicg, c'est d'avoir manqué l'apport de la logique mathématique. Piaget, lui, s'intéresse de près à la logique : elle vient structurer l'enquête psychologique. Mais il tiendra compte de l'évolution de la discipline et des limites que la formalisation laisse apparaître. Sa position est originale par rapport à l'épistémologie française. Il s'est tenu au courant des progrès de la logique, prenant soin d'intégrer ses apports dans le discours épistémologique. L'encyclopédie de la Pléiade qu'il a dirigée sous le titre *Logique et connaissance scientifique* a longtemps constitué l'un des rares ouvrages en langue française à fournir une information sûre et une réflexion exigeante sur l'ensemble des sciences. Je dirais même plus, sa position qui fait une place à la logique sans nier la psychologie, me paraît remarquablement pondérée. Elle ne glisse ni vers l'anti-intellectualisme ni vers le positivisme. Force est de constater cependant que la philosophie en France a continué à poursuivre son propre chemin. Ainsi que l'écrit Michel Foucault, non sans complaisance, dans un texte de 1984 : « Tout le monde sait qu'en France il y a peu de logiciens, mais qu'il y a eu un nombre non négligeable d'historiens des sciences »¹⁰. L'attention portée à l'histoire a conduit ici à oublier la logique.

Piaget est un observateur perspicace de la philosophie française :

« La méthode historico-critique a connu et connaît encore un essor particulier chez les auteurs de langue française. Un ensemble de travaux comme ceux de Duhem, Milhaud, P. Boutroux, Brunshvicg, Meyerson, Reymond, Koyré, G. et S. Bachelard, Canguilhem, etc., attestent sa fécondité dans tous les domaines s'étendant de l'épistémologie mathématique à l'épistémologie biologique [...]. Si ces auteurs ne se sont pas groupés

⁹ Brunshvicg, *Écrits philosophiques*, Paris, PUF, 3 vol., 1951-1958, t. 1, p. 32, cf. p.2 ; Voir également t. 2, p.34.

¹⁰ Foucault, « La vie : l'expérience et la science », *Revue de métaphysique et de morale*, t. 90, 1985, p. 3-14. Passage cité p. 3.

(comme c'eût été le cas en des pays moins individualistes) en une École unifiant et codifiant sa doctrine, la méthode historico-critique a néanmoins abouti, avec Brunshvicg, à une épistémologie spécifique de ce que l'on pourrait appeler le devenir radical de la connaissance scientifique »¹¹.

Piaget pointe l'une des faiblesses de cette tradition : le manque de coopération. Elle est restée fragmentée, éclatée, contrastant singulièrement avec la philosophie analytique. La pensée française a fourni une alternative stimulante, mais marginale sur le plan international. Piaget n'en retient pas moins une conception dynamique de la connaissance, propre à enrichir ses recherches sur la psychologie.

Mais il élargira cette perspective en intégrant de nouveaux éléments. Les travaux de Kurt Gödel, obtenus dans les années 1930, lui permettent d'évoquer les limites de la formalisation ainsi que l'échec des programmes du logicisme et du positivisme logique. Ses recherches psychologiques lui fournissent des résultats convergents à propos de la genèse des catégories fondamentales de l'intelligence : espace, temps, mouvement, causalité, etc. Sa philosophie génétique est enfin définie, de son propre aveu, en 1949, et Piaget réalise un ensemble de recherches collectives tout à fait impressionnant.

3. Une philosophie de la psychologie

La réflexion épistémologique de Piaget s'inscrit dans le contexte de l'élaboration d'une psychologie rigoureuse. En cours depuis le milieu du XIXe siècle, la constitution de la psychologie est un processus long et difficile. Piaget pourra écrire en 1967 : « Encore en plein milieu du XXe siècle les philosophes s'occupant du sujet connaissant n'ont toujours pas aperçu qu'il existe une psychologie scientifique »¹². Piaget, qui n'hésite pas à débattre avec les philosophes à ce propos, formule des critiques sévères à l'égard de Bergson puis de Sartre, de Merleau-Ponty et de Husserl.

La situation que Piaget a découverte en France au début de sa formation était celle d'une psychologie très proche de la philosophie. Elle était l'œuvre d'hommes issus de la philosophie et ayant des préoccupations philosophiques. Surtout il n'y avait au départ aucun antipsychologisme, cette tendance visant à limiter le discours psychologique au nom de la logique ou d'une philosophie du vécu. Cet état de fait contrastait singulièrement avec les

¹¹ Piaget, « L'épistémologie et ses variétés », p. 107.

¹² Piaget, *ibid.*, p. 11. Son collaborateur Pierre Gréco formule des remarques analogues : « Épistémologie de la psychologie », dans Piaget, *Logique et connaissance scientifique*, p. 937.

pays germanophones. L'antipsychologisme formulé par Frege, dès la fin du XIX^e siècle, a gagné les courants les plus divers, aussi bien le positivisme logique que la phénoménologie husserlienne. Il est frappant de noter à quel point la psychologie pose problème pour le Cercle de Vienne. Dans leur *Manifeste* de 1929, on lit :

« La plupart des concepts employés en psychologie sont jusqu'à présent bien insuffisamment définis ; pour beaucoup d'entre eux, on ne sait même pas s'ils ont un sens ou s'ils en donnent l'illusion par le seul usage qu'on en fait. Ainsi, dans ce domaine, presque toute l'analyse en matière de théorie de la connaissance reste à faire »¹³.

En effet, les positivistes ne retiennent rien des recherches menées dans ce domaine. Pourtant l'économie et l'histoire se voient accorder une place dans le cycle des connaissances. Il est pour le moins étonnant de voir l'histoire figurer ici au détriment de la psychologie. Certes, les positivistes logiques tentent de transposer le modèle axiomatique de la physique dans ce domaine en concevant le modèle de la subsumption nomique. L'historien est censé rattacher systématiquement les événements singuliers à des lois universelles. Ce modèle est pour le moins contestable.

Partant d'une position toute différente, Husserl aboutit également à une critique de la psychologie. Celle-ci, tout comme les autres sciences, manque ce monde en-deçà de l'objectivité dont l'étude nous mène à un fondement existentiel ultime. Ainsi qu'il le déclare : « Une psychologie pure en tant que science positive [...] n'existe pas »¹⁴ Le mérite revient à Piaget d'avoir su faire une place à la psychologie, et de nous proposer une théorie de la connaissance, dans laquelle cette science fondamentale joue un rôle essentiel.

4. *Psychologie et histoire des sciences*

Ce que je voudrais surtout cerner, c'est l'arrière plan philosophique de la pensée de Piaget. S'il s'écarte de l'empirisme, ce n'est pas pour s'aligner sur les positions des néo-kantiens. Au sujet des mathématiques, il ne donne raison ni à Russell ni à Poincaré. Il nous propose une synthèse qui laisse toute sa place à la psychologie. Les grands débats philosophiques servent avant tout à stimuler la recherche psychologique. Mais dans la constitution d'une psychologie scientifique, Piaget ne va pas jusqu'à éliminer la philosophie.

¹³ Otto Neurath *et alii*, « La conception scientifique du monde » (1929), trad.. fr. dans Antonia Soulez, dir., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985 ; p. 125.

¹⁴ Husserl, *La crise des sciences européenne et la phénoménologie transcendantale* (1954), trad. G. Granel, Paris, Gallimard, 1976 ; p. 289.

On peut noter une certaine proximité avec Bachelard. Prolongeant la perspective de Brunschvicg, Piaget, tout comme Bachelard, formule un rationalisme dynamique. Tous deux rejettent l'idéalisme en faveur du réalisme et insistent sur l'importance de la technique.

Je voudrais encore interroger l'œuvre de Piaget par rapport aux développements ultérieurs. Il commence à prendre connaissance des travaux de Thomas Kuhn, mais ne peut mesurer tout ce qu'apportera le mouvement postpositiviste : une étude historique de la science qui modifie profondément la vision classique. Piaget marque une certaine réserve à l'égard de l'histoire :

« Si [...] la connaissance constitue toujours un processus et ne saurait être figée en ces états toujours momentanés, il va de soi que [les recherches de la psychologie génétique] s'imposent, car l'histoire des sciences ou des idées demeure inévitablement lacunaire »¹⁵.

Non seulement l'historien ne dispose pas d'une documentation complète, mais sans doute, plus essentiel, il ne peut recourir à l'expérimentation. L'histoire est singulière.

Piaget se méfie également des reconstructions. La préhistoire est un champ qui ne pourra jamais nous apporter beaucoup de lumière¹⁶. Or les sciences actuelles n'hésitent pas à spéculer sur la pensée humaine avant l'écriture et nous offrent une multitude de scénarios sur l'homme primitif.

On peut évoquer encore le développement de la logique, des modèles formels et de l'informatique depuis la disparition de Piaget. La prolifération des systèmes, la complexité des techniques confirment bien les limites des formalismes défendues par notre penseur. Mais l'on est conduit plus loin, jusqu'à remettre en cause la solidité du pôle logique. La logique ne saurait représenter les lois de l'esprit, Piaget le reconnaissait déjà. Mais les systèmes logiques ne sont même pas des simplifications du raisonnement naturel, ce sont de simples outils d'exploration. On est conduit à admettre une grande plasticité de la raison. Ainsi que l'écrivait récemment Fernand Hallyn, en réclamant un rôle pour l'histoire des sciences :

« On peut se demander si un outillage purement logiciste, orienté vers l'abstraction formalisante d'un calcul et où même la notion de 'contexte' demeure une donnée très formelle, est suffisamment riche et nuancé pour aboutir à cette contextualisation et si d'autres instruments conceptuels et méthodologiques ne devraient pas s'y ajouter »¹⁷.

¹⁵ Piaget, *Psychologie et épistémologie*, p. 31, cf. p. 10. Si Kuhn ne figure pas à l'index de Piaget, *Logique et connaissance scientifique*, on relève des références à son œuvre : p. 778, 1271.

¹⁶ Dans *Psychologie et épistémologie*, Piaget écrit : « Comme la préhistoire intellectuelle des sociétés humaines risque de nous demeurer à jamais inconnue, il est indispensable d'étudier la formation de ces notions chez l'enfant, en recourant ainsi à une sorte d'embryologie mentale », p. 93. Cf. Piaget, « L'épistémologie et ses variétés », p. 106.

¹⁷ Hallyn, *Les structures rhétoriques de la science*, Paris, Seuil, 2004, p. 229.

Conclusion

Nous avons examiné la relation que Piaget entretient avec l'épistémologie française. Ce qui frappe surtout dans son œuvre, c'est l'association de la formalisation logique et de la genèse psychologique. En ce sens, la démarche de Piaget échappe au clivage qui a marqué la majeure partie de la philosophie du XXe siècle. Il peut nous aider à en sortir, en rétablissant une certaine universalité du discours philosophique. Force cependant est de reconnaître que sa leçon n'a pas été entendue en France : on a longtemps refusé de prêter attention à la philosophie analytique. Puis a suivi un engouement, et l'on s'est hâté d'oublier tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'épistémologie historique. Il vaut mieux s'appuyer sur un changement qui est perceptible au niveau international : le postpositivisme qui reconnaît l'importance de l'histoire des sciences pour le philosophe, l'ontologie historique de Michel Foucault, telle que développée surtout par ses adeptes anglophones, le développement d'un champ d'études consacré à l'histoire de la philosophie des sciences.

Sans doute dépassons-nous par là le cadre piagétien. Une sociologie des sciences a vu le jour, et l'on puise nettement dans le domaine de l'anthropologie. Cette perspective implique un effort de contextualisation : on distingue le point de vue de l'acteur du point de vue de l'observateur ; on marque la différence entre les catégories anciennes et les catégories modernes. La psychologie perd son rôle prééminent ; elle représente désormais une direction de recherche parmi d'autres, dans le système complexe et multiforme du savoir actuel. Piaget aurait sans doute été inquiet des tendances relativistes, plus marquées chez les auteurs actuels que dans l'œuvre de Brunshvicg. Il aurait redouté la difficulté que présente la classification des sciences aujourd'hui. Il n'en reste pas moins que son effort, mené en collaboration avec un groupe de scientifiques et de philosophes prestigieux dans le cadre de l'encyclopédie de la Pléiade, me paraît exemplaire.

